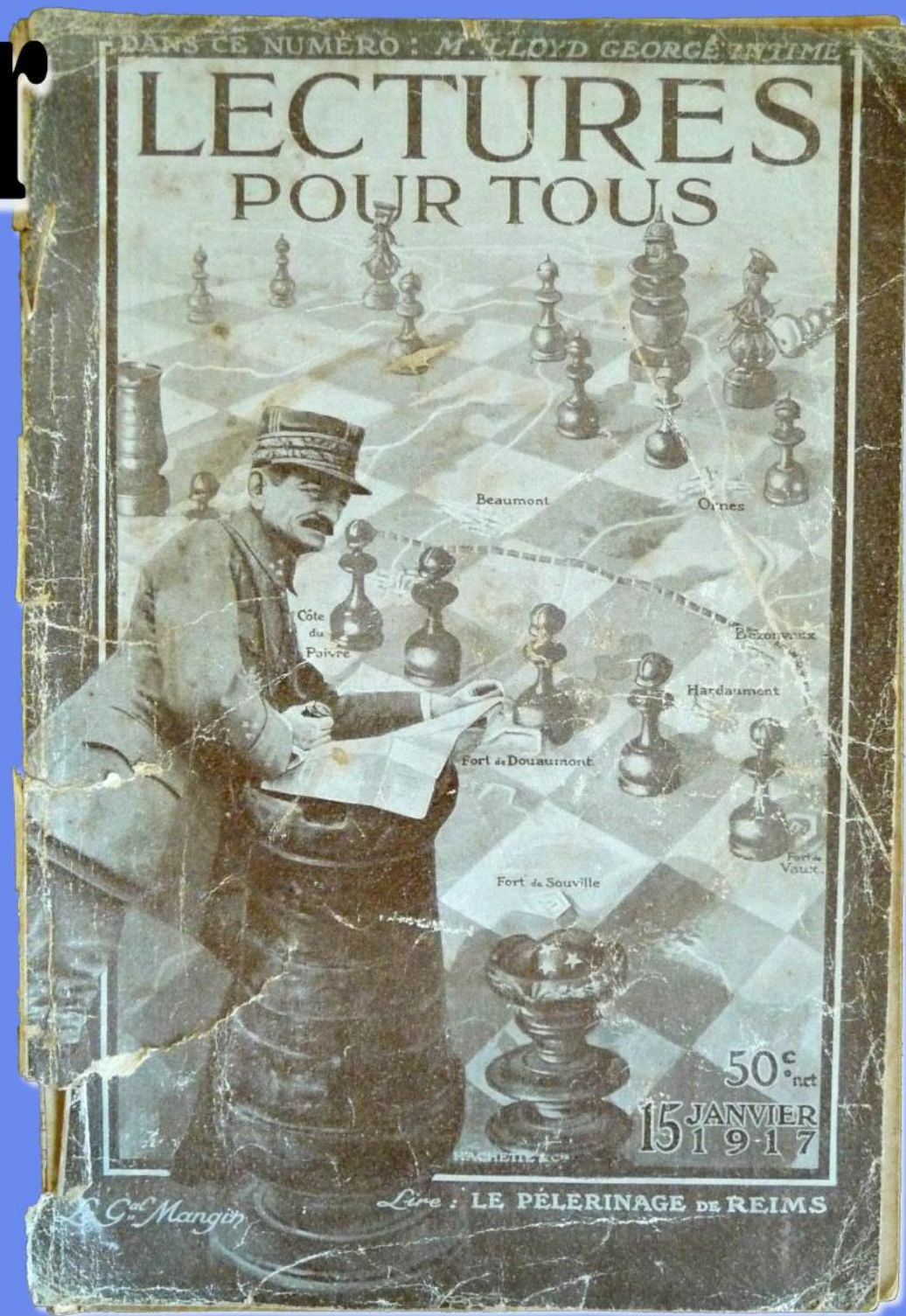
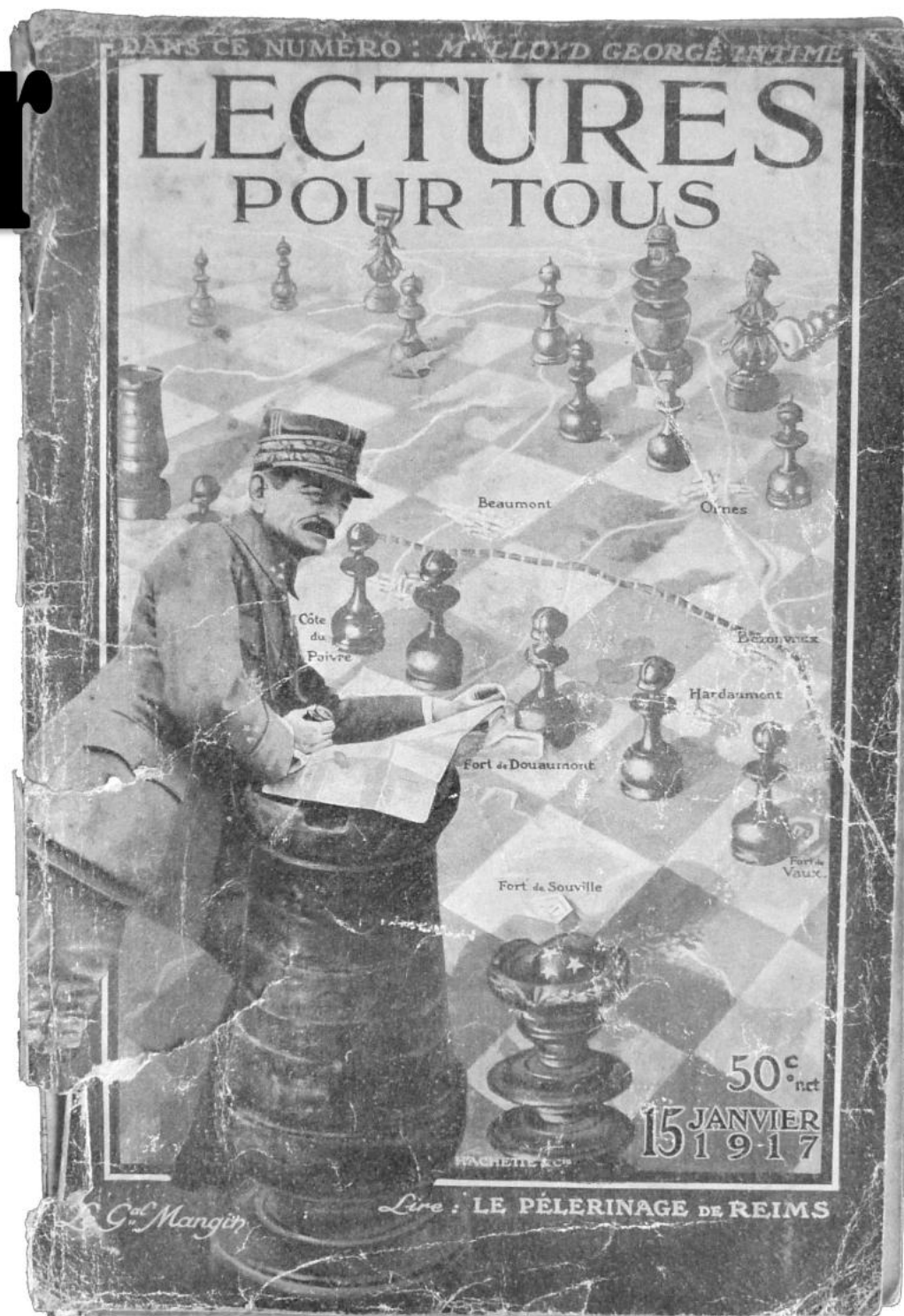


En Envoy

RIO, Armand,
"L'héroïsme de nos frères
canadiens",
Lectures pour tous, 15 janvier
1917, p. 517-524.



En Envor



Cette archive est dans le domaine public. Sa reproduction et/ou sa représentation sont donc autorisées sans l'autorisation préalable du cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle *En Envor*.

L'HÉROÏSME DE NOS FRÈRES CANADIENS



Braves entre les plus braves, nos frères du Canada sont accourus dès la première heure pour se battre sur notre front, où ils ont accompli d'admirables exploits, attestant ainsi leur fidélité à leur ancienne patrie comme leur loyalisme vis-à-vis de l'Angleterre. Non content de verser le sang de ses hommes, le Canada a tenu à nous aider de toutes manières, par son industrie, ses ressources agricoles et financières autant que par son inlassable générosité. Rendre hommage à un si magnifique effort est pour nous un devoir que nous sommes heureux et fiers de remplir.

○ ○ ○

Newfoundland Development Company », qui s'élèvent à Grand Falls près de Saint-John et dont lord Northcliffe est le propriétaire. A la même heure, Montréal téléphonait qu'un individu mystérieux venait d'être surpris au moment où il tentait de dynamiter le pont Victoria sur le Saint-Laurent, qui coûta en 1898 cent millions de francs et dont l'importance est considérable pour le chemin de fer du Grand Trunk. Le 17 février enfin, les bureaux du Central Railway flambaient à Québec ; à Toronto, le Club était réduit en cendres ; la gare de Montréal, le 1^{er} mars, était entièrement détruite. Partout des victimes, des dégâts s'élevant à 150 millions, et partout... des bombes allemandes.

Car tous ces crimes étaient signés, et dans ce même mois de février le gouvernement canadien acquérait la preuve, d'après les rapports de ses agents secrets de New-York, que 200 000 fusils Mauser venaient d'être cachés le long de sa frontière. Maquillés en réfugiés belges, des officiers allemands arrivaient aux États-Unis pour y lever parmi les Allemands installés en Amérique un corps d'invasion, qui devait s'emparer du canal Welland et paralyser pour longtemps l'embarquement des troupes canadiennes. En lui envoyant ses malfaiteurs, l'Allemagne exerçait une vengeance : elle entendait punir le Canada de nous envoyer des soldats.

LE 3 février 1916, le Parlement canadien était réuni à Ottawa, quand cinq explosions formidables retentirent soudain. En quelques minutes, un ouragan de feu se déchaîna à travers l'édifice et envahit la salle des séances. Le premier ministre, M. Borden, surpris dans son cabinet de travail, eut à peine le temps de fuir. Le ministre de l'Agriculture, M. Burnett, eut le visage et les mains brûlés. La femme du « speaker » dut sauter d'une fenêtre, de sept mètres de haut ; on sauva ses enfants par miracle. Deux de ses amies périssaient asphyxiées, trois secrétaires écrasés sous l'écroulement de la tour du Nord. Le député de Yarmouth, M. Law, et le greffier de la Chambre des Communes étaient au nombre des victimes. Du splendide monument il ne restait plus que des ruines fumantes, et le Canada avait, dès ce jour-là, son Reims et son Louvain.

Le lendemain même, un second incendie détruisait à Ottawa l'usine de munitions Grant Holden et Graham, un troisième éclatait dans les bâtiments de l'« Anglo-

CINQ CENT MILLE La guerre l'avait survolontaires. pris n'ayant pour toute armée qu'une milice de 60 000 hommes, qui, au surplus, ne servaient réellement qu'un mois à peine chaque année. Six mille hommes seulement étaient engagés pour trois ans. Un peu d'artillerie de campagne, des pièces de 18 livres, suivant l'évaluation canadienne basée sur le poids de métal employé, d'un calibre légèrement supérieur à celui de notre 75 ; dans les forts, quelques batteries d'artillerie lourde ; à Kingston, une école d'officiers de toutes armes. Et c'était tout : il y avait tout à créer.

À l'appel de l'Angleterre, de chaque village les volontaires surgissent. Tâcherons, cultivateurs, forestiers, employés de commerce et de banques, élèves des universités, jeunes millionnaires des riches familles canadiennes, enfiévrés d'une même ardeur, ils ne briguent les uns et les autres que l'honneur d'être simples soldats. Les bureaux de recrutement refusent impitoyablement d'enrôler avant vingt ans ; ils mettent les quadragénaires à la porte. Jeunes garçons et barbons reviennent à la charge. A Winnipeg, un enfant de seize ans, Johnson Douglass, se présente, offrant ses bras et ses yeux clairs à l'Empire et au Roi. On l'écarte avec un compliment à sa bravoure. Mais lui, redressant sa petite taille : « Je ne suis pas venu chercher des éloges ; donnez-moi plutôt le tambour du 61^e bataillon ! » Le même jour un père de dix-neuf enfants s'enrôle et commence sur-le-champ son entraînement d'officier.

Chaque province n'a plus qu'un désir : dépasser le chiffre des volontaires obtenus par les autres. Elle organise des parades pour le recrutement. Alberta arrive en tête de liste ; aux derniers mois de 1915, elle avait fourni à elle seule 20 000 engagés, le cinquième de sa population, qui se préparaient à la guerre à Sarcee-Camp, près des antiques ruines indiennes de Calgary. Le Manitoba et le Saskatchewan viennent ensuite avec un enrôlement total de 24 000 hommes, le tiers de la population. L'Ontario, les Provinces maritimes, Québec donnent des chiffres un peu inférieurs, superbes encore.

L'arrivée des premiers blessés permissionnaires, des réformés, des glorieux mutilés, ne fait qu'accroître l'ardeur canadienne. Le récit des batailles, cueilli sur leurs lèvres, enflamme les hésitants. Sergents recruteurs improvisés, à chaque rue, dans chaque maison ils gagnent de nouveaux soldats pour la cause des Alliés. L'Angleterre demande 5 000 hommes. Winnipeg construit aussitôt des halls d'exercices physiques au camp de Sewel, une armurerie qui lui

coûte 140 000 dollars, les casernes de Minto Street.

Dès les premiers mois de la guerre, le Canada avait débarqué à Saint-Nazaire deux divisions de 20 000 hommes. Une troisième suivait de près, tandis qu'une quatrième se tenait en réserve en Angleterre et s'entraînait au cap de Shorncliffe. Mais que sont ces chiffres à côté de ceux d'aujourd'hui ? En décembre 1915, sir Sam Hughes déclarait que le Canada avait 200 000 hommes en service. Entre le 1^{er} janvier et le 15 avril 1916, 102 500 recrues se sont offertes pour le service d'outre-mer, complétant depuis le premier jour de la guerre un total de 309 600 hommes. Et le Canada n'entend pas s'arrêter là. Le premier ministre, sir Robert Borden, soutenu au Parlement par le chef de l'opposition, sir Wilfrid Laurier, vient d'enlever un vote portant à 500 000 hommes les contingents canadiens, et, sur l'ordre de l'archevêché, tous les curés de la province de Québec prennent dès ce jour pour thème de leur sermon : l'enrôlement. Au début de l'an dernier, en quinze jours, 15 500 engagés ! Rappelons-nous que le Canada ne compte que 8 millions d'habitants, pour apprécier à sa juste valeur ce chiffre magnifique d'un demi-million de Canadiens, dont les divisions arrivent complètes sur le continent, avec une excellente artillerie lourde de 60 livres, de 6 et de 8 pouces, une cavalerie de premier ordre, des services d'aviation abondamment pourvus, des ambulances qu'ont suivies, quittant sans hésiter de grosses clientèles, les plus célèbres médecins du Canada, les chirurgiens Birken et Laren, de Montréal et de Toronto, le docteur Furner, de Québec.

Et chaque semaine, là-bas, des souscriptions s'organisent pour augmenter la force offensive des troupes canadiennes. Calgary équipe à ses frais un bataillon de 1 000 hommes. Montréal donne 500 000 francs pour une batterie de canons-fusils, Ottawa 1 500 000 francs pour des auto-mitrailleuses. De riches Canadiens ouvrent largement leur portefeuille. Le major Hamilton Cault, qui commande sur le front, tient à régler lui-même pendant toute la durée de la guerre la solde et les dépenses de nourriture du bataillon Princess Patricia. Sir Clifford Sifton, d'Ottawa, avec neuf autres citoyens de la ville, offrent dix auto-mitrailleuses de 1 500 000 francs ; sir John Eaton, de Toronto, une batterie de canons-fusils de 500 000 francs et quinze automobiles blindées !

SUR LA LIGNE DE FEU.

Tout ce dont l'héroïsme canadien fut capable sur le front franco-anglais, le maréchal

L'Héroïsme de nos Frères Canadiens

519

French, quelques semaines avant de passer à sir Douglas Haig le commandement des troupes britanniques, a tenu à le proclamer lui-même dans un superbe ordre du jour à la brigade de cavalerie : « Je suis très heureux, leur a crié le vieux soldat, de vous dire combien j'ai apprécié vos services. Vous avez montré à tous un magnifique exemple. Vous avez soudé de votre bravoure toutes les parties qui composent l'Empire Britan-

consolider son « terrier », glisse dans un trou d'eau ; les bras paralysés par les plis de sa pèlerine, il disparaît dans la boue liquide. Ses camarades ont entendu dans la nuit le bruit de sa chute : ils se précipitent, tremblant d'arriver trop tard. Au clair de lune, sous un masque de fange, une bonne grosse figure sort déjà lentement de l'eau et lance, en éclatant de rire, la fameuse phrase des affiches d'enrôlement : « Votre roi et votre



AU CAMP CANADIEN : À L'ÉCOLE DE CES RUDES CAVALIERS, L'APPRENTI DEVIENT VITE UN MAÎTRE.

nique, et si solidement que rien ne pourra jamais les séparer. Vous avez accepté, vous des cavaliers, de venir ici sans chevaux prendre le rôle de l'infanterie. Partout vous avez tenu admirablement.

Les pires heures de la guerre de tranchées, la pluie et la boue des Flandres, le fantôme de la mort prête à chaque seconde à les happer loin du pays, rien n'a pu ébranler un instant ni leur courage, ni leur gaieté. Car ils sont gais. Gais comme des héros, toujours une plaisanterie aux lèvres pour narguer le danger. L'un d'eux, chargé de deux sacs de terre qui doivent

pays ont besoin de vous ! Quant à leur résistance physique, elle va de pair avec leur moral ; elle stupéfierait quiconque oublierait qu'il n'est pas un de ces hommes qui ne soit rompu à tous les sports, que la vie de la prairie, la chasse et la forêt en ont fait des athlètes incomparables et rompus à toutes les fatigues. Songez qu'une brigade canadienne de 6 000 hommes, la cinquième, après avoir passé tout le mois de décembre 1915 avec trois pieds d'eau dans les tranchées, n'a évacué qu'une centaine de malades à peine !



Dieu sait pourtant s'ils se sont menagés. En février 1915, pour leur arrivée, Armentières; en mars, Neuve-Chapelle; en avril, Ypres; en mai, Festubert, où ils gagnaient sur l'ennemi une avance de terrain considérable et lui capturaient une grande quantité de matériel. Ils étaient en juin à Givenchy et à la Bassée, remontaient en Belgique à Messines le mois suivant, se battaient à Cklooster en août et en septembre; d'octobre enfin jusqu'au printemps de 1916, ils tenaient tout le secteur d'Ypres.

FURIEUX COMBATS AUTOUR D'YPRES.

Ypres ! C'est là, ou plus exactement à Langemark, que, du 22 au 27 avril 1915, ils montrèrent leur vertu. Ils se trouvaient alors en liaison à la gauche des Anglais, à la droite des Français. La matinée avait été aussi calme que peut l'être une matinée sur le front, quand, vers 3 heures, un bombardement formidable couvrit de fer les tranchées franco-anglaises. Les troupes s'abritèrent, attendant l'attaque. Mais, remplaçant les vagues boches, ce fut une mer de nuages jaunes qui déferla, une muraille opaque et angoissante que le vent poussait irrésistiblement. Il était 5 heures. En un clin d'œil la division française qui gardait le terrain, de Steenstraete à la route de Poelcapelle, fut submergée. Pris à la gorge par les gaz, aveuglés par les vapeurs, nos hommes durent abandonner la position. «Après toutes les preuves que nos braves alliés ont données de leur courage et de leur ténacité, déclara quelques jours après l'affaire le maréchal French, toutes les considérations seraient superflues. Mais je tiens à exprimer la conviction que s'il y avait au monde des troupes capables de tenir leurs tranchées sous une attaque aussi perfide et aussi inat-

tendue, la division française aurait tenu.» Il lui fallut céder du terrain, céder devant la lâcheté. La situation était grave. Ayant perdu leur couverture d'infanterie, quarante pièces de campagne se trouvaient dangereusement exposées. Servants et officiers se sacrifièrent, tirant jusqu'à la dernière minute sur l'ennemi.



qui arrivait aux gueules des canons. Dévouement sublime, aussitôt payé de retour par l'héroïsme canadien.

Les divisions de l'Ontario et de Québec se précipitèrent vers la brèche. Pendant six heures elles chargèrent, chargèrent vingt fois, insensibles aux pertes, en un merveilleux mépris de la mort. Six mille de leurs hommes tombèrent à Ypres, à Langemark, à Saint-Eloi. Elles avaient sauvé de l'enveloppement la gauche anglaise, permis aux divisions françaises de se reformer, de contre-attaquer et de ressouder la ligne un instant brisée; tous les régiments canadiens s'étaient couverts de gloire, le 10^e dragons d'Alberta entre autres qui avait abandonné ses chevaux pour marcher à l'attaque des positions allemandes hérissées d'artillerie et dégager le quartier général d'une brigade pris sous le bombardement, coupé de

toutes ses communications téléphoniques.

Dans cette bataille d'Ypres aux terribles surprises, il n'est pas un sacrifice devant lequel ils aient hésité. Un pont de l'Yser dont l'importance est considérable se trouve menacé par le débouché soudain de grosses forces allemandes. L'État-major anglais demande d'urgence des volontaires. C'est une de ces missions dont on ne revient qu'avec la grâce de Dieu. Deux cents Canadiens se présentent. Ils s'établissent



sur la rive gauche de l'Yser. Leur unique mitrailleuse à l'entrée du pont fait pleuvoir les balles sur les masses grises des assaillants. Mais, pour un Boche tombé, deux autres sortent de terre. Malgré le nombre le passage reste inviolé, quand tout à coup le pont se trouve pris sous le feu d'une batterie allemande; du même coup, la mitraille balaie toute la rive du fleuve. Elle fauche la moitié des Canadiens. Le capitaine, frappé à mort, passe le commandement à un sergent avec ordre de tenir jusqu'au dernier homme. Le sergent tombe à son tour, puis le caporal qui vient de prendre sa place. Pour défendre la position, il ne reste plus debout qu'une toute petite poignée d'hommes, vingt Canadiens. Une bordée d'obus arrive qui en couche dix-neuf à terre ! Alors le survivant, magnifique, d'un coup d'épaule formidable, enlève sa mitrailleuse, la transporte à un angle du pont dont la pierre lui sert d'abri, et sous la pluie de fer il tire, il tire toujours. Il en est à sa dernière bande de cartouches quand les renforts anglais surgissent et rejettent les Allemands en désordre. On se précipite vers le mitrailleur, on veut l'embrasser : il ne répond pas. On le secoue : il s'effondre. A la temps une petite plaie, du sang sur la joue. Il est criblé de blessures. Mais il a fallu la balle au front pour desserrer sur la poignée de la mitrailleuse l'étreinte de sa forte main. Ses yeux encore ouverts, quand ils ont regardé pour la dernière fois le paysage épique, ont-ils au moins vu son triomphe ?

EMBARQUEMENT DE CHEUX ET DE MATÉRIEL. — UN CONTINGENT ARRIVE EN GLETERRE. — 3^e EN ROUTE JR LE FRONT FRANÇAIS.



C'est encore au sud-est d'Ypres, entre Hooge et la voie ferrée d'Ypres à Menin, que, le 4 juin dernier, les troupes canadiennes de la 3^e division, arrêtaient avec un héroïsme admirable les Allemands qui avaient entamé les défenses anglaises dans la direction de Zillebeke.

UNE VIE QUI PRÉPARE À LA GUERRE.

Entre tous les grands coups de chien de Festubert, de Givenchy et de Saint-Eloi, les Canadiens n'ont jamais laissé un instant la paix à l'ennemi tapi dans sa tranchée. D'abord ce sont des tireurs extraordinaires que ces chasseurs des bois, dont l'appel de George V a fait des soldats. La *Canadian Gazette* nous a rapporté les exploits de l'un d'eux : « Il a une vue de télescope. On l'emploie comme guetteur. Jamais il ne parle à personne. C'est le silence fait homme. Il sort quand il veut de son abri, de son *dog-out* comme ils disent, parcourt le front des tranchées et guette l'occasion de cueillir un Boche. Un coupeur de fils de fer allemands donnait depuis quelque temps mille soucis à nos soldats. Les lorgnettes des officiers avaient vainement fouillé l'horizon pour y découvrir le funeste Boche. L'homme-télescope s'avança, darda son regard sous sa main en visière et envoya aussitôt son coup de fusil dans la direction d'un arbre éloigné. Une petite masse tournoya dans les airs et s'écrasa sur le sol. A chaque Boche ainsi descendu le meilleur tireur entaille d'une encoche la crose de son arme. Il en est à son trente-huitième et ce n'est pas fini. Pour des raisons qui sont bien à lui, jamais il ne fait deux fois feu sur le même homme. S'il le rate, il le laisse. C'est son point d'honneur. »

Ajoutez à cela tout ce que la vie presque solitaire au cœur de la forêt ou sur l'océan des prairies leur a donné d'initiative individuelle. Ils sont débrouillards en diable. L'armée anglaise a trouvé en eux des patrouilleurs sans rivaux. C'est un jour, en décembre 1915, une patrouille du 3^e bataillon du Canadian Royal Highlanders qui se glisse par les brèches non repérées des fils de fer ennemis, à 30 pieds des parapets allemands, et achève tranquillement sa reconnaissance sans être vue. Le lendemain une autre patrouille de trois hommes se faufila à nouveau au cœur des fils de fer, découvre un parti ennemi et, à la lumière des projecteurs envoyés des tranchées allemandes, l'extermine à coups de bombes. Leur sport favori, c'est d'enlever les sentinelles, de les ficeler comme saucisses en un tour de main et de les rapporter en triomphe. Le 16^e Canadian Scottish Battalion, avec ses patrouilleurs commandés

par les lieutenants H. Mc Laurin et A.-C. Morly, n'en est plus à compter ses... enlèvements. Dans la nuit du 16 au 17 novembre dernier, une petite troupe de Canadiens de la British Columbia, au sud-ouest de Messines, force ainsi sans tambour ni trompette l'entrée des tranchées de première ligne de l'ennemi, passe à la baïonnette trente des occupants et rentre avec une douzaine de prisonniers. Pour toutes pertes, un tué et un blessé léger. Le lendemain, le communiqué allemand annonçait sans rire l'échec d'une attaque anglaise sur la route de Messines à Armentières !

Et même intrépidité, même sang-froid chez leurs aviateurs. En plein hiver, sous une pluie diluvienne, il y a un an, le lieutenant Mulock de Peterbow file sur Bruxelles et repère le hangar des dirigeables ; environné de balles incendiaires, il vole lentement au-dessus de son objectif, le bombarde à loisir, ne le quitte qu'une fois l'incendie déchaîné. Quelques mois auparavant, à trois heures du matin, dans la nuit du 7 au 8 juin, le glorieux et infortuné Warnford faisait exploser sous ses bombes, à 2 000 mètres au-dessus de Gand, un de ces nouveaux Zeppelins que l'Allemagne jugeait imbattables, et, retourné dans les airs comme une feuille morte par le formidable déplacement d'air, se tirait d'affaire par un fantastique looping !

CE QU'ILS NOUS ENVOIENT. Nous offrir sa bravoure et le sang de ses meilleurs fils ne suffit pas au Canada. Il nous apporte sans trêve, depuis les premières heures de la guerre, le concours infiniment précieux de son activité industrielle. En cuivre, en nickel, en zinc, en minerai de fer rouge, les ressources du Dominion sont considérables. Il possède, notamment à Bell Island, des gisements sous-marins d'hématite d'une importance énorme, évalués à plus de 3 milliards 500 millions de tonnes. Un comité des obus. « The Shell Committee », s'organise de telle manière, sous la présidence du général Bertram, qu'au mois de décembre 1915 Mr D.-A. Thomas, représentant du ministre des munitions, en exprimant son admiration et sa reconnaissance pour l'aide canadienne, évalue les ordres passés par les Alliés à 500 millions de dollars.

L'an dernier, à Montréal, à Hamilton, à Toronto, toutes les grandes industries se sont converties en fabriques d'obus. 329 établissements produisaient de jour et de nuit du matériel. 250 autres sont venus depuis apporter l'appoint de leur production. 10 000 petits industriels se sont offerts.

Les chiffres disent assez haut l'excellence

des résultats. En une année de guerre, exactement jusqu'au début de septembre 1915, le Canada avait fourni à la cause commune pour 3 millions de francs de baïonnettes et 15 millions de francs de fusils. Les munitions et petites armes atteignaient un total de 22 millions, les obus à la lyddite 116 millions, les shrapnells 202 millions et demi. Il est sorti en un an des usines canadiennes des obusiers représentant 140 millions de francs, des avant-trains d'artillerie 1 million, des cuisines roulantes 1 million et demi, des wagons pour chevaux 1 700 000 francs.

La cavalerie alliée, dont les éleveurs canadiens ont assuré la remonte par des envois incessants d'animaux splendides, a reçu de là-bas pour les équiper 15 millions de paires de harnais, des traits, des colliers et des selles. Et dans toutes les branches de l'industrie, c'est la même ardeur, la même fièvre créatrice. La première année de la guerre le Canada a pu livrer à l'intendance anglaise quelques petites commandes dont voici des échantillons : 3 millions de francs de légumes conservés, 10 millions de francs de farine, 11 millions de francs de viande congelée, 14 millions de francs de fromage, 16 millions de francs de jambon, sans oublier pour les chevaux plus de 62 millions de francs de foin et d'avoine.

La bonne chance des Alliés a voulu que le Canada connût en 1915 une prospérité agricole sans pareille, une moisson à proprement parler providentielle. A l'heure des semailles, le gouvernement canadien avait adressé un pressant appel à l'énergie de la population. Les jeunes hommes étaient au loin, sur les champs de bataille du nord de la France. Femmes, vieillards, enfants répondirent magnifiquement. Qualité et quantité, la récolte fut la plus belle que le Canada ait jamais connue. Près de 400 millions de boisseaux de froment, alors qu'en 1914 le chiffre était de 161 millions.

Le gouvernement canadien peut en toute assurance, après avoir demandé au pays ses hommes, lui demander son argent. Avec autant d'ardeur qu'ils en ont mis à offrir leurs bras, les paysans apportent leurs bas de laine gonflés de pièces d'or. Les obus coûtent gros et le soldat du Dominion, avec son prêt de 5 fr. 60 par jour, est le mieux payé du monde. Le Canada paie, le Canada souscrit allégrement. Le premier emprunt de guerre est d'abord fixé à 250 millions de francs. Huit

heures suffirent pour couvrir la somme et la dépasser de 250 autres millions. Le lendemain de l'émission, l'honorable W. T. White put annoncer ce nouveau succès du patriotisme canadien, de sa stabilité financière. De grandes banques comme la Dominion Bank souscrivaient d'un coup 12 millions, la Canadian Bank of Commerce 17 millions. Les établissements de crédit offraient un apport total de 130 millions, les compagnies d'assurances 50, la grande industrie 6 millions, les villes 3 millions.

MAGNIFIQUE ÉLAN DE GÉNÉROSITÉ.

Mais souscrire, c'est placer son argent, ce n'est pas le donner, et le Canada veut donner. Avec quelle générosité jamais lasse et quel bel élan de tous ! A la Belgique d'abord, à la Belgique crucifiée, dont sa merveilleuse moisson assure en grande partie le ravitaillement. Gouvernements et villes rivalisent pour soutenir de leur argent le comité de secours belge. Les provinces du Saskatchewan, du Manitoba et de la Colombie Britannique envoient 75 000 francs, celle d'Ontario la même somme à elle seule, celle de



MITRAILLEURS CANADIENS
EN POSITION DE TIR
PENDANT L'OFFENSIVE DE
LA SOMME.

Québec 125 000 francs
le gouvernement cana-
dien 250 000 francs.

On s'arrête, impuis-
sant à dénombrer tant de bienfaits. Aux Flamands qui meurent de faim, le Nouveau-Brunswick 15 000 barils de pommes de terre ; à ceux qui meurent de froid la Nouvelle-Écosse expédie des vêtements. Et toutes ces générosités de l'année 1915 se sont renouvelées l'an dernier.

Venant à l'aide de tous les Alliés pour la cause commune, les Canadiens ont tenu à nous donner une preuve particulière de leur amour, à nous crier par delà les mers qu'ils se souvenaient du sang français qui coule dans les veines de tant de leurs fils, qu'ils étaient doublement avec nous par le cœur et par la race. Le fonds de Secours national français sait ce qu'il leur doit. Un jour la seule province de Québec lui envoie 200 000 francs, la ville de Québec 85 000; le lendemain, c'est Ottawa et Montréal qui lui font parvenir 75 000 francs.

Et les petits enfants canadiens, eux aussi, cessent leurs jeux pour donner une pensée et un secours aux petits enfants de chez nous. A la Pointe-aux-Trembles, ils pillent les garde-robes des mamans et des grands-mères pour nos réfugiés du nord. Ils expédient des chaussons aux bébés de France. A Sainte-Marie de Spencer les écoliers font le sacrifice de leurs prix « pour aider leurs grands frères de la douce France, blessés au champ d'honneur en combattant pour leur pays, la liberté et la vraie civilisation ». Ils se privent de tous leurs plaisirs pour envoyer 300 francs !

Dans chaque caisse de cadeaux un mot touchant, un cri de tendresse. Qui pourrait lire, les yeux secs, ces lignes épinglées à un petit paquet parti de Montréal? « Cette douillette a été portée par les sept enfants de la même famille canadienne à leur jour de baptême et, d'après une vieille coutume de chez nous, ce vêtement est généralement gardé dans la famille et remis à l'aînée des filles pour le baptême

de son premier-né. Le père de ces sept enfants le donne. Il en fait le sacrifice de grand cœur pour un petit Français. »

Non contentes de travailler pour nous, les Canadiennes ont voulu venir à nous elles-mêmes. Elles sont aujourd'hui côte à côte avec nos femmes de France au chevet et de nos blessés. Le gouvernement canadien a donné un demi-million pour établir à Dinard un hôpital modèle; dans les ambulances de Wimereux et du Touquet, au Tréport, à Étaples il entretient 10 000 lits. Enfin, il a installé l'an dernier sur l'hippodrome de Saint-Cloud, une formation sanitaire incomparable. En quelques semaines le paysage s'est métamorphosé en hôpital, le salon situé sous la tribune centrale en salle d'opérations, la salle des balances en cabinet de consultation, le bureau du télégraphe en pharmacie, les boxes du paddock en magasins. D'innombrables petites tentes se piquent en blanc sur la pelouse. En sept mois, la Croix-Rouge du Dominion a expédié aux hôpitaux de Boulogne et de Paris 28 000 caisses de marchandises et 11 000 paquets de vêtements. Les souscriptions ont atteint 2 500 000 francs. Les infirmières canadiennes sont aujourd'hui près de 600 en France penchées sur nos soldats, « heureuses, ont-elles crié à la face de l'Allemand, heureuses infiniment de prouver que la Nouvelle-France n'a jamais cessé d'aimer l'ancienne France, qu'elle leur a jalousement gardé le meilleur d'elle-même, son âme et son dévouement ».

VOLONTAIRES CANADIENS EMPLOYÉS, DANS UNE FORÊT ANGLAISE, À LA COUPE DU BOIS DESTINÉ AUX TRANCHÉES DU FRONT FRANÇAIS.

ARMAND RIO.



En Envoy

